

GEORGE et LOUISE.**XIII**

(Suite.)

—Voici bientôt le printemps, monsieur Florence, nous ferons encore plus d'un bon tour dans la montagne; j'espère que cette année vous viendrez plus souvent, car vous avez beaucoup dit, vous aimez ce pays autant que moi...

—Hé! je ne dis pas le contraire, George; mais à ton âge, dans ta position.... Enfin laissons cela!... Et puisque tu restes, eh bien, oui, tu as raison, nous irons plus souvent nous promener ensemble dans la montagne; je suis toujours content d'être avec toi.

—A la bonne heure, dit-il en riant, voilà ce qui s'appelle parler!

Et durant plus d'une demi-heure, la conversation roula sur les fleurs de nos montagnes, sur la belle vallée de la Sarre rouge, etc. On aurait cru que rien d'extraordinaire ne s'était dit.

Vers neuf heures, George se levant, après avoir secoué les cendres de sa pipe, me serra la main d'un air amical et s'écria :

—Monsieur Florence, vous êtes le meilleur homme que je connaisse! Si jamais je vous faisais de la peine, il faudrait me pardonner, car ce serait malgré moi.

Puis, sans attendre ce que j'allais lui répondre, il dit : Bonsoir, madame Florence; bonsoir, Juliette, et sortit.

Alors ma femme me regardant murmura :

—Cela s'est bien passé!.. Mais avec ce garçon, il ne faut pas recommencer, Florence, il est encore plus dur que son père.

Et quoique Juliette ne sût rien, je vis qu'elle était aussi comme épouvantée.

—Allons, dis-je en me levant, puisque tout s'est bien passé, il est temps de dormir. La première chose en ce monde, c'est de faire son devoir; quand on ne réussit pas, cela ne vous regarde plus, la conscience est tranquille.

Et nous allâmes nous coucher.

Le lendemain, jour de la Quadragésime, je n'eus qu'une minute de conversation avec M. Jacques; j'allais partir pour

la grand'messe, ma femme et Juliette étaient déjà sorties, et j'ouvrais la porte en bas, lorsque M. le maire, en habit des dimanches, parut sur le seuil.

—Montons, monsieur le maire, lui dis-je, il fait froid dans l'allée.

—Non! le dernier coup va sonner.—Vous avez vu George hier soir: vous lui avez parlé?

—Oui, monsieur le maire, pendant plus d'une heure. J'ai dit tout ce qu'on peut dire, je n'ai rien oublié; j'ai même ajouté plusieurs choses très fortes.

—Et qu'est-ce qu'il a répondu? Qu'est-ce qu'il veut faire?

—Il m'a répondu: c'est assez.... je reste.

—Il reste!... Et pourquoi?...

Il ne donne aucune raison... ça lui plaît de rester... il aime ce pays... voilà tout!

Ah! dit le vieux, en regardant à terre d'un air pensif.

Je voyais sur sa figure quelque chose de grave et même de triste. Tout à coup les cloches se mirent à sonner; alors, se réveillant de ses pensées, M. Jacques me tendit la main en disant :

—Je vous remercie, monsieur Florence, de la peine que vous vous êtes donnée pour moi.

—C'était de bon cœur, monsieur le maire, lui répondis-je: j'aurais été bien heureux de réussir.

Et nous sortîmes dans la rue pleine de neige: lui devant, à trente ou quarante pas, et moi derrière, après avoir fermé la maison, comme des étrangers qui suivent le même chemin.

En entrant à l'église, je l'aperçus déjà dans le banc des Rantzau, à côté de son frère. Je moutai prendre

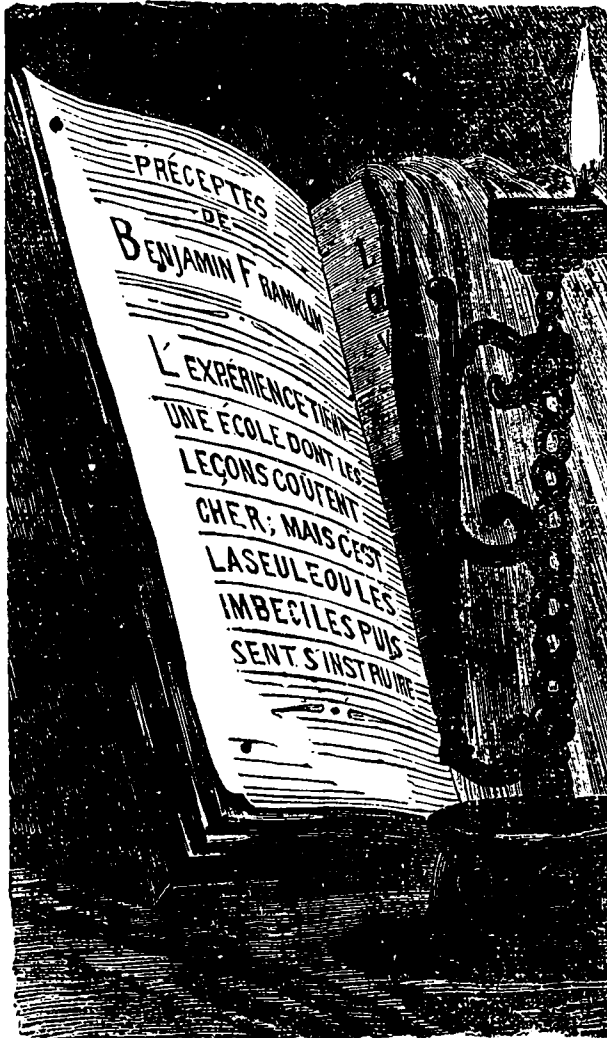
ma place à l'orgue et la messe commença.

XIV

Depuis ce jour George ne venait plus chez moi; il me criait seulement en passant :

—Bonjour, monsieur Florence!

Je pense qu'il se méfiait de quelque chose, qu'il me croyait d'accord avec son père; mais que sachant ma position difficile à la mairie, et les ménagements que j'avais à garder, il ne m'en voulait pas.



Quel bon sens avait ce Benjamin Franklin! (Page 216, col. 1.)